

Au carrefour de l'individuel et des collectifs, les dynamiques identificatoires

Dominique Bourdin

Colloque AIEMPR. Au-delà des identités
Paris 6 novembre 2010

Reprise des principales insistances apportées par le travail en groupes :

- Le groupe 1 souligne les rapprochements intervenus entre les réflexions sur la langue, le trauma et la mort. Il reprend la question des traductions du trauma, et celle des transformations possibles.
- Le groupe 2 se dit satisfait des approches multifactorielles et insiste sur les effets des stigmatisations sociales sur l'identité. Il souligne qu'il importe de veiller à ce que la démarche de réflexion psychologique ou psychanalytique ne néglige pas ou ne s'écarte pas trop radicalement de la prise en compte du cadre social.
- Le groupe 3 souligne l'importance des réflexions qui analysent les crispations identitaires et les peurs liées à l'accélération des changements.
- Le groupe 4 s'attache à l'identité du "psy", notamment à l'articulation entre le niveau intime et le niveau collectif ; le rôle du clinicien est de s'intéresser à ce qui se passe au singulier dans la cure mais ceci contribue aussi à refonder quelque chose du collectif. En retour, on peut aussi regarder comment le champ social supporte ou entrave la relation clinique.

Intervention de Dominique Bourdin

L'identité, ses dépassements et ses transformations, question indissolublement individuelle – ou même intime – et culturelle, sociale, implique la mise en œuvre de nombre de catégories de pensée et de concepts essentiels.

L'un des points d'attention significatifs porte sur la traduction de *Seele* dans l'œuvre freudienne. Le sens courant du terme allemand est "l'âme" mais, notamment depuis le romantisme allemand, sans les connotations presque exclusivement spiritualistes et religieuses que comporte le terme français d'âme. Or, après des décennies d'évitement de la difficulté par le recours à la racine grecque, en traduisant *Seele* par "psychisme", la traduction des *Œuvres complètes* de Freud, sous la direction de Jean Laplanche, a choisi de reprendre le terme d'âme. Françoise Coblence a récemment montré (rapport au congrès des

psychanalystes de langue française, Athènes 2009) l'intérêt de cette option, soulignant qu'il y va d'une capacité à penser dans l'idée même de l'âme l'unité entre sôma et psyché, réintégrant dans la notion de psychisme le rapport au corps lui-même : "psyché est corporelle, ne le sait pas".

Une autre question essentielle est celle du rapport entre être et identité. Autrement dit, parler d'identité, c'est porter attention au fait d'exister et à l'essence de l'existence, à l'être. C'est par ce fait même, une prise de position de nature ontologique. On ne peut s'en tenir à une position qui refuse l'ontologie sous prétexte de la critique de la métaphysique par Kant (conception néo-kantienne de Wismann, relativisme proche d'une forme de scepticisme), car nous continuons à penser que c'est bien de l'être de l'être humain que nous parlons quand nous analysons ses fonctionnements psychiques. C'est ce qui fait de la méthode psychanalytique une source de connaissance de la vie psychique, de "l'âme", par opposition aux conceptions comportementalistes par exemple. Il importe de maintenir (contre une philosophie sceptique quasi officielle, qui n'est qu'un positivisme inversé) que nous pouvons dire quelque chose sur l'être sans être pour autant dans le champ d'une métaphysique. Cf. Lukacs, *Prolégomènes à l'ontologie de l'être social* ; A. Badiou, *Petit traité d'ontologie provisoire*.

Penser l'identité en termes d'histoire et de récit ("l'identité narrative" de Ricœur)

et en termes d'identification (Freud), c'est penser

- hors de l'identité comme nature ;
- au-delà des identités constituées en "racines" ou "repères" ;
- mais aussi au-delà des mouvances sans centrage.

Il faut maintenir l'importance à la fois de la subjectivation (toujours relationnelle) et des appartenances sociales et culturelles multiples et finalement toujours partielles, dans une conception du "caractère précaire et définitivement provisoire de l'identité" (Baumann).

Nous ne pouvons laisser confisquer l'idée d'identité par ceux qui l'instrumentalisent dans le sens d'identités collectives défensives – nationalismes ou autres. Renoncer à la notion d'identité sous prétexte de ce caractère provisoire, c'est laisser le champ libre à ceux qui l'utilisent au service de l'intolérance et de la peur.

Nous nous trouvons alors non tant dans une recherche d'identité que dans celle d'un rapport vivant à l'existence. Les questions deviennent celles du droit d'exister (et d'exister pour soi, au service de sa propre existence), celles de l'identité sexuelle et de l'ouverture du désir, celle de la possibilité de soutenir une parole qui dit "je" (et donc qui sait éventuellement affirmer son "refus de ce que les autres attendent de vous" comme le dit Max Frisch) ; et donc celles de la différenciation avec autrui (dire non), et avec les injonctions d'autrui (maternelles /

paternelles / comme celles des bonnes et mauvaises fées liées aux jugements, paroles et traumatismes de l'enfance).

Il s'agit donc de la liberté d'exister, qui suppose :

- le dégagement du système familial originaire ;
- sans repli défensif sur ce que l'on est déjà ;
- sans dispersion dans le mimétisme et l'air du temps ;
- sans négligence phobique des solidarités et appartenances sociales ;
- mais sans aliénation aux collectifs dans lesquels on se reconnaît ou que l'on contribue à faire fonctionner.

On voit qu'un tel portrait diffère de "l'homme sans attaches" censé être celui de la post-modernité "liquide" comme de celui des sociétés traditionnelles. Il se caractérise par la capacité modeste mais essentielle à effectuer de vrais choix, décidés et assumés, et par un maniement personnel des organisations symboliques (langues, savoirs ritualisations) nécessaires à une liberté qui sache vivre, agir et créer, en supportant les différences même lorsqu'elles suscitent des réactions défensives.

On peut y reconnaître une articulation chaque fois spécifique entre l'histoire et les héritages, la structuration d'une existence (tenir debout) et la capacité à vivre des situations uniques et nouvelles (à la différence des simples mimétismes de l'innovation).

Parmi les outils et les héritages qui peuvent contribuer à cette quête et à cette construction d'un rapport vivant à l'existence, j'aimerais travailler d'ici le congrès de Madrid autour de la **proposition de filiation** portée par le christianisme : être enfants de Dieu, donc sujets d'une identité libre et non plus esclaves, à partir de l'émergence dans la tradition chrétienne d'un **rapport spécifique au temps** (comme dans chacun des monothéismes) et d'une **appropriation de ce rapport au temps et à l'autre par des voies d'identification qui sont une transformation de soi** ("conversion"), au sein des **ambiguïtés** inévitables mais aussi délibérément entretenues de l'appartenance groupale à une Eglise. D'où un intérêt particulier pour les langages identificatoires du Nouveau Testament ; et des réflexions sur l'identité de cette Eglise entre le reniement de Pierre et la foi du centurion (Cf. D. Bourdin, *Le reniement de Pierre, un paradoxe fondateur de l'identité chrétienne*, éditions Golias, Villeurbanne, 2009).